

aller chercher du bois pour le feu. » Je n'ai rien répondu, mais très vite le mal gagna d'autres filles et, au bout d'une dizaine de jours, le médecin diagnostiqua une épidémie de scarlatine. Chacune de nous devait regagner son foyer pour enrayer la contagion. Mes sœurs et moi avons alors rejoint mon oncle et ma tante médecins, ainsi que leurs enfants, dans leur maison de la région parisienne, pour y poursuivre nos vacances. Un jour, je fis voir mes mains à mon oncle ; elles pelaient de façon spectaculaire, l'un des symptômes de cette maladie. Il a déduit du calendrier que c'était moi qui avais dû transmettre la scarlatine à tout le monde, mais que la maladie arrivait désormais à son terme. Décidément, il n'y a pas de justice : mes sœurs avaient été beaucoup plus souffrantes que moi. Le 1^{er} septembre, nous sommes donc rentrées toutes les trois à Nice, avec notre frère. C'est en y arrivant que nous avons appris la déclaration de guerre, triste couronnement de ces vacances ratées. L'été 1939 finissait mal.

En dépit de cette nouvelle fracassante, la guerre, Nice restait semblable à elle-même. Chacun vaquait à ses occupations, sauf bien entendu les hommes mobilisables, partis sous les drapeaux. Les tramways roulaient, nous avions normalement repris nos cours. Dans notre lycée de filles, le corps professoral, essentiellement féminin, était au complet. Chaque jeudi, chaque dimanche, le scoutisme mobilisait les enfants Jacob. Bref, cette guerre, qui n'engendrait aucun combat, à quelques escarmouches près, dont nous parvenait un écho feutré, nous semblait abstraite et lointaine. La vie familiale n'était guère plus perturbée. Papa, qui n'avait

plus l'âge d'être mobilisé, travaillait toujours aussi peu. De loin en loin, il visitait les chantiers de La Ciotat, mais les affaires ne marchaient plus et, compte tenu de la situation, les perspectives n'étaient pas à l'euphorie. Maman enseignait dans une école primaire. Jamais en reste de bonté naturelle, elle s'occupait par ailleurs d'une de ses amies, atteinte d'un cancer.

Prévue ou non par les « experts », l'offensive allemande se déclencha le 10 mai 1940, telle la foudre, mettant un terme au ronron illusoire qui nous berçait depuis des mois. Les événements se sont précipités. Un mois, jour pour jour, après le début du Blitzkrieg¹, mon père m'emmena faire une visite à une vieille tante, qui résidait à Cannes. Lors d'un arrêt en gare d'Antibes, nous avons entendu un vendeur de journaux claironnant sur le quai : « Les Italiens nous poignent dans le dos ! » C'était l'annonce que Mussolini² déclarait à son tour la guerre à la France. La réaction immédiate de Papa montra à quel point la nouvelle le bouleversait. Dès le retour à la maison,

1. Mot allemand signifiant « guerre-éclair ». Ce concept stratégique fut mis en œuvre à partir du 10 mai 1940 par l'Allemagne qui lança une offensive foudroyante contre la France, la Belgique et les Pays-Bas. Elle lui permit d'enfoncer les armées alliées et d'obtenir leur capitulation (exception faite de la Grande-Bretagne qui, ayant évacué ses hommes à Dunkerque, poursuivit seule la guerre).

2. Fondateur du fascisme, il avait pris le pouvoir en Italie en 1922. En mai 1939, il signa avec l'Allemagne le « pacte d'acier ». Au moment de la déclaration de guerre, en septembre, il s'abstint d'intervenir au côté de l'Allemagne. En revanche, voyant la France sur le point d'être défaite, il lui déclara la guerre le 10 juin (ainsi qu'au Royaume-Uni).

être me dispenser de travailler, ai-je fermement écarté cette hypothèse.

Entre-temps, dès 1941, il avait été fait obligation aux Juifs de se déclarer¹ ; d'abord les étrangers, nombreux à Nice, puis les Français. Qu'est-ce que cela voulait dire ? N'étions-nous pas français au même titre que les autres ? Cependant, comme la presque totalité des familles juives, nous nous sommes pliés à cette formalité, habitués à respecter la loi, et sans trop vouloir nous interroger sur ses implications : le présent était suffisamment pénible pour qu'on ne se pose pas de questions sur l'avenir. D'ailleurs, nous n'avions pas à rougir de ce que nous étions. Ai-je besoin de dire que je m'étais montrée plus réticente que les autres ?

Au fil de cette période, Nice ne cessait d'accueillir des réfugiés juifs qui fuyaient le nord de la France pour gagner la zone libre, phénomène qui s'accroissait encore avec l'occupation du Midi par les troupes italiennes, fin 1942². Leur arrivée faisait suite à l'invasion

1. En zone occupée, dès septembre 1940, la population juive avait été obligée de se déclarer à la sous-préfecture dont relevait son lieu de résidence. Cette mesure fut étendue à la zone non occupée après la publication du second statut des Juifs, le 2 juin 1941. Cette déclaration écrite devait cette fois être assortie d'un « état des biens ». Ce recensement de la population juive allait servir à la préparation des rafles. Par ailleurs, dès le 4 octobre 1940, un décret du gouvernement de Vichy avait décidé que les Juifs étrangers pouvaient être internés.

2. Lorsque les Alliés débarquèrent en Afrique du Nord (cf. note suivante), les Italiens qui, après l'armistice du 24 juin 1940 entre la France et l'Italie, avaient dû se contenter d'une maigre

de la zone libre par l'armée allemande après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord¹. Il convient de souligner que les Italiens avaient une attitude de tolérance à l'égard des Juifs français. Paradoxalement, ils se montraient plus libéraux à notre égard que les autorités de notre propre pays ne l'avaient été. Les Allemands, qui, dans les territoires qu'ils occupaient, arrêtaient déjà les Juifs à tour de bras, ne tardèrent d'ailleurs pas à condamner la relative bienveillance des Italiens, mais en pure perte. De sorte que, jusqu'à l'été 1943², le sud-est de la France constitua un refuge pour les Juifs, au début parce qu'il se trouvait en zone libre, ensuite parce que les Italiens l'occupaient. Nice vit ainsi sa population s'accroître de près de trente mille habitants en quelques mois seulement.

Cinq nouveaux membres de la famille avaient rejoint Nice, à proximité de chez nous, alourdissant encore les difficultés matérielles dans lesquelles nous nous débattions. Le frère de Papa, ingénieur, avait été arrêté à Paris lors de la grande rafle de décembre

zone d'occupation, envahirent en représailles une grande partie du sud-est de la France, dont Nice.

1. Le 8 novembre 1942, des troupes anglo-américaines et de la France libre débarquèrent au Maroc et en Algérie. Ce qui, en représailles, entraîna immédiatement l'occupation par les Allemands de la zone libre.

2. En juillet 1943, les Alliés débarquèrent en Sicile et la conquièrent assez vite. Le 3 septembre 1943, alors que les troupes alliées commençaient leur progression en Italie, le gouvernement italien signa un armistice avec les Alliés. Les troupes allemandes prirent alors le contrôle des territoires français jusque-là occupés par les Italiens.

certaine. Ceux qui restèrent à Auschwitz-Birkenau se retrouvèrent particulièrement isolés, faute de ne pratiquer aucune autre langue que le hongrois. Dans leur pays, les événements étaient survenus sans préavis. La guerre y était longtemps demeurée marginale. La présence militaire allemande, récente, n'avait rien à voir avec l'occupation des autres pays d'Europe, au point que les nazis avaient dû s'entendre avec les milices hongroises¹ pour mener à bien les arrestations de Juifs.

La logique des camps est implacable : le malheur des uns y atténue celui des autres. L'arrivée en masse des Hongrois à Birkenau a créé une sorte d'abondance. Beaucoup d'entre eux venaient de la campagne. Ils étaient chargés de victuailles, entre autres des pâtés, des saucissons, du miel, ainsi que du pain noir qui n'avait rien à voir avec notre pain à la sciure de bois. Ils débarquèrent aussi avec des valises pleines de vêtements. Une épouvantable tristesse m'étreignait en voyant, éparpillés au sol, les vêtements des personnes qui venaient d'être gazées. Toutes ces affaires étaient ensuite ramassées et expédiées au Canada², surnom

1. À la tête de la Hongrie depuis mars 1920, le régent Horthy fait partie des alliés de Hitler. Il avait cependant mis peu d'effort à faire déporter les Juifs de Hongrie, surtout ceux de Budapest. Le 8 juillet 1944, Horthy, qui avait conservé le pouvoir, tenta de faire arrêter la déportation des Juifs de la capitale. C'est donc les milices du parti fasciste hongrois, les Croix-Fléchées, qui appuyèrent les Allemands pour faire arrêter la population juive.

2. Ce surnom désignant l'entrepôt où l'on stockait les affaires des personnes gazées (destinées en général à partir pour l'Allemagne) semble avoir été donné par les déportés chargés du tri en raison de l'abondance des biens qui s'y trouvaient.

Même si l'on gardait ses chaussures sur soi, il arrivait tout de même qu'on vous les vole pendant la nuit.

J'étais au camp depuis deux mois lorsque j'ai croisé une architecte polonaise survivante du ghetto de Varsovie¹. Elle faisait partie des gens qui s'étaient enfuis par les égouts avant d'être rattrapés, puis envoyés au ghetto de Lodz² et enfin déportés à Auschwitz. Issue de la bourgeoisie de Varsovie, cette jeune femme parlait français. Nous avons sympathisé. Me voyant vêtue de haillons – quand on arrivait au camp, on n'avait jamais droit qu'à des haillons, car les SS n'hésitaient pas à déchirer les vêtements pour mieux nous humilier –, elle tint à m'offrir deux robes assez jolies, à ma taille, qu'elle avait sans doute « organisées » au Canada. Je portais donc une vraie robe, ce qui consti-

1. Une fois la Pologne conquise par l'Allemagne, les autorités allemandes parquèrent les Juifs dans des ghettos, à la manière de ce qui se pratiquait au Moyen Âge en Europe. Celui de Varsovie, au centre-ville, regroupait plusieurs centaines de milliers de personnes dans des conditions épouvantables. Dès l'été 1942, une partie de sa population fut déportée vers le camp d'extermination de Treblinka. Du 18 janvier au 16 mai 1943, le ghetto se souleva. Au cours de la résistance acharnée des combattants du ghetto, 7 000 personnes trouvèrent la mort. Les survivants furent déportés à Treblinka. Quelques combattants réussirent à s'enfuir par les égouts, pourtant eux aussi contrôlés par les Allemands.

2. Premier ghetto créé en Pologne par les Allemands (avril 1940), qui y installèrent des ateliers et exploitèrent le travail de la population juive. Les personnes âgées ou improductives étaient régulièrement déportées au camp d'extermination de Chelmno. À l'été 1944, lorsque fut décidée la liquidation de ce ghetto, les survivants furent déportés à Auschwitz, Chelmno étant alors jugé trop proche du front russe.

hommes dans la souffrance me paraissent tout aussi excessifs. Cette solidarité a certes existé, mais essentiellement entre communistes, et encore avec des nuances. Une des passagères du fameux convoi des communistes¹ déportées à Auschwitz a laissé à ce sujet un témoignage intéressant. Dans son livre, elle mentionne combien, aux yeux des communistes, il importait d'abord de sauver les cadres, et à quel point elle-même en était choquée. Marcelline Loridan et moi, errant un jour à Birkenau, nous sommes fait proprement traiter de « sales Juives » en cherchant à nouer conversation avec quelques communistes françaises !

Dès le retour des camps, nous avons ainsi entendu des propos plus déplaisants encore qu'incongrus, des jugements à l'emporte-pièce, des analyses géopolitiques aussi péremptoires que creuses. Mais il n'y a pas que de tels propos que nous aurions voulu ne jamais entendre. Nous nous serions dispensés de certains regards fuyants qui nous rendaient transparents. Et puis, combien de fois ai-je entendu des gens s'étonner : « Comment, ils sont revenus ? Ça prouve bien que ce n'était pas si terrible que ça. » Quelques années plus tard, en 1950 ou 1951, lors d'une réception dans une ambassade, un fonctionnaire français de haut niveau, je dois le dire, pointant du doigt mon avant-bras et mon numéro de déportée, m'a demandé avec

1. Il s'agit du convoi du 24 janvier 1943, comportant 230 femmes, pour l'essentiel prisonnières politiques, dont 119 communistes ou proches du PCF, parmi lesquelles Marie-Claude Vaillant-Couturier ou Danièle Casanova. Quarante-neuf seulement ont survécu.

le sourire si c'était mon numéro de vestiaire ! Après cela, pendant des années, j'ai privilégié les manches longues.

Plus généralement, dans ces années d'après-guerre, les gens disaient des choses épouvantables. Nous avons oublié tout l'antisémitisme rampant dont certains faisaient étalage. Aussi, dès 1945, suis-je devenue, non pas cynique, car ce n'est pas ma nature, mais dénuée de toute illusion. En dépit de tous les films, témoignages, récits qui lui ont été consacrés, la Shoah¹ demeure un phénomène absolument spécifique et totalement inaccessible.

En 1959, j'étais magistrat au ministère de la Justice, en poste à l'administration pénitentiaire. Mon directeur reçoit un jour un magistrat retraité qui vient lui demander de présider un comité en faveur des libérés conditionnels. Il accepte mais, n'ayant pas le temps de se déplacer, l'informe ultérieurement que le magistrat qui s'occupe de ces questions dans son service le représentera. C'était moi. Réponse de l'ancien président du tribunal de Poitiers : « Comment ? Une femme et une Juive ? Mais je ne la recevrai pas ! » Autre exemple. Quelques années plus tard, alors que je suis en poste à la Direction des affaires civiles, j'ai connaissance d'une décision effarante. Un divorce est prononcé entre une femme juive, d'origine polonaise, et un

1. Ce terme, qui en hébreu signifie « catastrophe », est utilisé pour désigner le génocide des populations juives par le régime national-socialiste. Il s'est substitué en France, notamment après la diffusion du film de Claude Lanzmann (*Shoah*, 1985), au mot « Holocauste » qui reste employé dans le monde anglo-saxon.